

Les onomatopées comme problème de frontières et de linguistique générale ou comment joindre le geste (phonétique & graphique) à la parole

Cette journée d'études s'intéressera à ces petits mots, de prime abord marginaux – décrits pourtant dès 35 ap. J.-C par Quintilien – qui ne constituent pas une classe à part entière dans la grammaire traditionnelle. Ils sont en effet régulièrement associés aux interjections sans être véritablement différenciés parce que la limite est parfois ténue. Ainsi, pour l'espagnol, *Ja* (souvent répété trois fois et parfois décliné sous différents timbres vocaliques, *jo, jo, jo ; ji, ji, ji...*)¹, défini dans le dictionnaire de la RAE (Real Academia Española) comme une interjection servant à exprimer la moquerie, l'incrédulité... fait également office d'onomatopée permettant de restituer le bruit du rire.

Les onomatopées posent ainsi d'abord un problème d'identification, de frontière, et se situent en réalité à la croisée d'une problématique linguistique complexe et multiple.

Elles sont en effet pour le linguiste l'incarnation du signe linguistique par excellence et ce, dans toute sa plénitude (*signifiant*² / *signifié*, selon la dichotomie saussurienne), dès lors qu'elles illustrent la sempiternelle thématique de l'arbitraire et de la motivation, c'est-à-dire de la relation, analogique ou pas, entre les deux versants du signe.

Les onomatopées sont censées reproduire, imiter un bruit d'origine diverse (humaine ou pas) ce qui les imbrique dans la problématique du phonosymbolisme, de la subjectivité et de la créativité lexicale (tant elle est immense en l'espèce) selon ce que les bruits nous disent. Ce qui les place *ipso facto* sous le signe de la *variatio* et les range dans des paradigmes ouverts où la dimension énonciative et contextuelle est fondamentale pour la saisie du sens. L'onomatopée pose donc également le problème de la relativité du langage puisqu'on observe qu'un même son/bruit issu du monde phénoménal peut être restitué et transcrit de différentes manières selon les langues (le chien fait par exemple *guau* en espagnol mais *ouaf* ou *wouaff wouaff* en français...) ³. Ce qui est alors en jeu est le complexe processus de sémiotisation mis en œuvre dans la manière de dire et de reproduire quelque chose selon le prisme de la phonétique perceptive et le filtre phonologique propre à chaque langue. Cela sera ainsi l'occasion de voir si l'approche submorphémique permet de mieux apprécier la part d'iconicité qui les structure, et dans quelle proportion, en vue d'un éventuel établissement d'une typologie matricielle par catégories de bruits et ce, interlangue et translinguistique, puisqu'on ne pourra pas échapper à l'épineux problème de leur traduction.

On l'aura compris, il s'agit d'essayer de saisir et de mieux comprendre les mécanismes qui constituent et conforment les onomatopées ce qui confronte également aux problèmes de leur origine et de leur étymologie sur lesquelles les dictionnaires sont le plus souvent silencieux au point d'en faire de petits mots « orphelins »⁴, proches des mots expressifs (*creaciones expresivas*). Ainsi, à propos du mot *perro* en espagnol à l'origine incertaine (équivalent de « chien » en français), Corominas émet l'hypothèse qu'il peut s'agir d'une « création expressive », peut-être fondée sur le terme *prrrr, brrr*, avec lequel les bergers excitaient les chiens pour rabattre le troupeau. L'approche synchronique ou diachronique peut donc changer le regard que l'on porte sur ces petits mots dans la mesure où il peut parfois s'opérer un glissement sémantique à partir d'une base onomatopéique qui débouche sur un délocutif

¹ <https://www.rae.es/espanol-al-dia/como-se-escribe-la-onomatopeya-de-la-risa-en-espanol>

² Avec de surcroît un signifiant phonique et graphique actifs dans la production du sens.

³ https://www.elconfidencial.com/alma-corazon-vida/2021-05-21/ladran-perros-diferentes-idiomas_3088376/

⁴ Pour reprendre le terme de Simona Georgescu, *La regularidad en el cambio semántico (las onomatopeyas en cuanto centros de expansión en las lenguas románicas)*, Editions de linguistique et de philologie, Strasbourg, 2021.

synchronique⁵ au point que certaines sont tellement rentrées dans le lexique et l'usage qu'on n'est plus ou moins sensible à leur caractère imitatif (comme *tictac* où la lexicalisation a eu raison du blanc typographique et du tiret).

M. Grammont affirmait qu'« un mot n'est une onomatopée qu'à condition d'être senti comme tel. »⁶ Cette journée d'études, consacrée à des langues non apparentées, sera l'occasion de méditer en profondeur tous les présupposés d'un tel propos, pour voir si le problème qu'elles posent est aussi simple ou plutôt ce que recèle cette simplicité apparente.

⁵ C'est à E. Benveniste que l'on doit le terme et la notion de « délocutivité » et pour l'usage qui en est fait par rapport aux onomatopées, voir l'article de J.-C. Anscombre, « Onomatopées, délocutivité et autres blablas », *Revue romane*, 20, 2, 1985, p. 169-206.

⁶ *Traité de phonétique*, A. Colin, Paris, 1933, p. 396.